

Vous souvenez-vous du Fontanil d'autrefois ? Histoires de vie, portraits, témoignages... Découvrez ou retrouvez l'histoire du village et de ses habitants à travers le regard de nos aînés, dans le cadre d'un projet de valorisation du patrimoine immatériel porté par la Ville et accompagné par Sylvie Guignier, conteuse de l'association ÂmaTerraSu.

Vous souhaitez témoigner ?
Envoyez-nous
votre message à
contact@ville-fontanil.fr

Andrea Maillochaud, dite « Loulou », 90 ans « À Noël, on avait 2 ou 3 papillotes et une orange, c'était tout et on était heureux comme ça... »

Le saviez-vous ? Autrefois les habitants du Fontanil-Cornillon faisaient la météo en observant la nature. C'est ce que nous explique Madame Maillochaud : si le « Trou de la Mère d'Agout » est bouché (il s'agit de la cluse de Voreppe, connue également sous le nom d'« Ombrilic de Moirans »), alors c'est le mauvais temps qui arrive », et, « si la roche de la montagne du Sac est mouillée, il va pleuvoir ».

Née le 15 mai 1933, Madame Maillochaud garde en mémoire moult anecdotes et souvenirs : « la vie était autre chose que maintenant, et on n'était pas malheureux ! ». Une vie simple, où les nécessités du quotidien sont essentiellement pourvues par l'activité familiale et le troc entre les habitants.

Des recettes ingénieuses, même avec peu d'ingrédients

« Mon père était ouvrier agricole dans une ferme du Fontanil. Avant il avait travaillé chez un charcutier, c'est pour ça qu'il tuait le cochon. À l'époque, il y en avait dans toutes les fermes. Mon père savait transformer la viande en pâté, tête roulée, saucisson, caillettes... Il se faisait pas payer : on le payait avec une rouelle, un boudin, une fricassée... On se débrouillait, on n'a jamais eu faim.

Le potager assure la base des repas : « on avait des poireaux, des carottes, des haricots, un peu de tout ». « On mangeait beaucoup de pommes de terre, en ragout avec une feuille de laurier, avec du petit salé du cochon que mon père avait tué. On faisait doré un oignon puis on ajoutait un peu de farine qu'on mouillait d'eau, pour faire un roux. Et puis on ajoutait des pommes de terre coupées en taillons (rondelles) pas trop petits. On faisait aussi de la soupe de frottons. On battait un œuf avec de la farine. Quand c'était épais, on le mettait dans les mains pour l'émietter, ça faisait un peu comme des grains de riz, c'était ça les frottons. On les faisait bouillir dans l'eau salée, et quand c'était cuit, ça faisait une soupe... délicieuse... »

« On faisait aussi des crêpes n'importe quand, on n'attendait pas la chandeleur. On en faisait au sucre, à la confiture. »

De temps en temps, « le pâtier » traversait la commune à vélo, en se faisant connaître comme « marchand de pâtes... eau... peaux de lapins... » C'est alors le moment pour les habitants d'acheter des pâtes ou de vendre les peaux de lapin qu'ils avaient mises à sécher dehors sur un cadre en osier.

Point de frigo à l'époque, « la conservation des aliments se faisait dans les garde-manger ou à la cave. »

Le pain est la base du goûter des enfants, avec, de temps en temps, du chocolat : « des petites barres rondes comme le doigt. On tartinait le pain de beurre et on râpait le chocolat dessus. Ou, s'il n'y avait pas de chocolat, deux morceaux de sucre ou bien souvent de la confiture sur le pain. »

Des amusements simples

« À Noël, deux ou trois papillotes et une orange, c'était tout et on était heureux comme ça... Quand on avait une petite étrenne, on allait à l'épicerie s'acheter des « cocos ». C'était des petits tubes en verre avec un bouchon en liège et dedans, une poudre jaune qui avait le goût de la réglisse et du sucre. Ou alors, des grains d'anis dans des petites boîtes : pour les manger, on mettait la langue dans la boîte ! »

Les jouets sont rares – « maman confectionnait une poupée avec du son. Elle lui faisait une robe, des yeux. » – et les jeux s'inventent avec ce qui est là : « on jouait avec notre chat. On le mettait dans toutes les positions, ou alors, le jeu, c'était de jardiner. On plantait des graines, on copiait sur les adultes... On faisait « la glissade » sur la route du Mont-Saint-Martin : on prenait une pierre plate et on se laissait glisser sur une plaque grisâtre longue de trois ou quatre mètres. On revenait, les culottes étaient un peu râpées ! ... Et en hiver, bien souvent à partir du mois de novembre, il y avait de la neige. Pour faire de la luge, on montait sur la route du Mont-Saint-Martin. C'est les garçons qui guidaient, ils prenaient une fille sur la luge à chaque fois. »

Le Rocher du Cornillon constitue un objectif de promenade : « le dimanche, c'était là-haut. Tout le long du chemin, les maisons étaient habitées



par des enfants de l'école... À 13-14 ans, si on savait pas quoi faire, on faisait le tour du Rocher : on commençait par le Fontanil, on passait devant la mairie, puis le chemin du Soldat, jusqu'aux rochers d'escalade, ça faisait une jolie promenade. On avait une grande liberté : on risquait pas grand-chose à cette époque-là. »

Vaquier aux occupations à l'extérieur de la maison constitue une petite aventure : « ceux qui étaient aisés circulaient en automobile, mais le plus courant, c'était la marche à pied, les chevaux et les charrettes. Même les gendarmes de la brigade de Voreppe se déplaçaient à cheval. Les routes étaient en terre. Il n'y avait pas d'éclairage public. On se déplaçait avec nos lampes à pétrole. »

Pour se rendre à l'école, les enfants faisaient « quatre voyages par jour avec des galoches avec des semelles en bois qui faisaient du bruit sur la route. L'été on mettait des crampons, et l'hiver, mon père mettait du cuir ou du pneu pour pas qu'on glisse. Le dessus en cuir nous tenait la cheville, on les fermait avec des corions : des gros lacets de cuir, comme ceux des martinet, qui se délaçaient tout le temps. »

Sur le trajet, les amitiés se tissent : « je faisais toujours le trajet avec Paulette... ». Des jeux s'improvisent au retour de l'école : « il y avait plein de rus qui passaient sous la route, et de là, il y avait un fossé plein de dormilles, des petits poissons qu'on attrapait et puis qu'on remettait à l'eau. On s'amusait. À la croix de la Rochette, il y avait une vieille dame qui vivait là.

Elle attendait avec un seau ou un arrosoir qu'on lui apporte un bidon d'eau du bassin, et de temps en temps, elle nous donnait un caramel. »

La garde-robe et son entretien

Cette simplicité concerne tous les domaines de la vie. « Comme vêtements, on avait une robe. Pour l'école, on avait une blouse. On renouvelait la garde-robe une fois par an, pour aller à la messe de Pâques ».



L'art du tricot se transmet alors de mère à filles : « ma mère, quand on avait fini nos devoirs, elle nous disait « tu n'as rien à faire, prends ton tricot ! ». On nous laissait jamais sans rien faire, jamais... Les slips, les culottes, on se les tricotait nous-même, en coton. L'hiver, on avait des gilets qu'on se tricotait maman, ma sœur et moi. On ne connaissait pas les anoraks ! On se tricotait des grosses chaussettes, en "laine grasse" : il y avait des personnes qui avaient des moutons et qui filaient la laine. Elle avait encore le suif du mouton, elle était grasse, plus chaude »...

La lessive, qui se faisait à la main, est également une affaire de femmes : « tout d'abord, on faisait bouillir le linge dans une lessiveuse, comme un stérilisateur. On mettait ce qu'on appelait le "champignon" dedans : ça faisait un tuyau qui montait, comme un rond percé. La lessive qui bouillait montait par le tuyau et coulait sur le linge, comme si elle sortait d'un champignon... On commençait par le blanc et on gardait le lessif (l'eau savonneuse) pour les couleurs. Et ensuite, on brossait le linge au lavoir avec une brosse à chiendent. Je suis toujours allée au bassin de la Croix de la Rochette, avec ma mère, ma sœur, ma voisine... » Voilà des souvenirs qui donnent vie aux nombreux lavoirs de la commune du Fontanil-Cornillon...

L'arrivée de la guerre

Alors que Madame Maillochaud a entre 7 et 11 ans, la guerre impacte la vie de la classe et de la commune. « Entre Grenoble et Saint-Egrève, il y avait une gare de triage, et là, il y avait des bombardements. On entendait parler de personnes qui allaient faire dérailler les trains. Après, ça craignait, ils pouvaient prendre des personnes en otage. Au-dessus de chez moi, quand il y avait une alerte, les maquisards, de la colline, voyaient arriver les Allemands. Ils tiraient un coup en l'air et on partait vite se cacher dans les vignes. Il fallait pas fermer

les portes, sinon ils brûlaient les maisons... Quand on était en classe et qu'il y avait des bombardements, on laissait tout et on allait dans le chemin du Soldat, le plus haut possible, on se cachait dans les arbres, on se mettait à plat ventre, et quand c'était passé, on rentrait. On avait peur, mais on se rendait pas vraiment compte du danger ».

Souvenirs d'école

L'école poursuit néanmoins sa mission. Le premier apprentissage consiste à apprendre « à tenir un porte-plume. Sitôt les premiers jours, on nous faisait voir : "tu vas faire des barres, et après les lettres "a", "e", la semaine durant, juste à faire ça. Puis les majuscules. Ça allait vite après. On associait après les lettres, le "b" avec le "e"... Et on avait quand même le livre de lecture. »

« J'adorais le dessin. Un jour par semaine, on apportait des feuilles, ou une fleur, ou un lapin, au choix de l'instituteur, pour avoir un modèle. J'adorais aussi la géographie. L'instituteur avait une grande carte. Avec sa règle, il montrait les départements en partant du Nord jusqu'au Sud. Il fallait les savoir par cœur avec leur préfecture ».

« J'aimais les rédactions, j'en faisais de très jolies, l'instituteur les lisait, alors j'étais contente. Et puis, tous les jours de la semaine, on avait une morale qu'on allait écrire au tableau à tour de rôle ».

Les cours pratiques pour les garçons et les cours ménagers pour les filles complètent les apprentissages domestiques : « la maîtresse, un jour par semaine, prenait les filles et leur apprenait à coudre : point arrière, point droit, point de côté, point de croix. J'ai appris à tirer les fils pour faire les jours des draps et à faire mon premier ourlet très fin. Combien de fois je me suis piquée les doigts ! Avec le tissu blanc, fallait pas que ça tâche... »

À la récréation, « on faisait des rondes, on chantait "Rondin, picotin, la Marie a fait son pain, pas plus gros que son levain, le levain était moisi, son pain a pas réussi, tant pis." et on s'accroupissait. Celle qui tombait sur les fesses avait un gage. »

La Maîtresse s'appelait Berthe. Pour sa fête, « on lui offrait des fleurs, une rose ou des fleurs qu'on ramassait dans la nature, en lui récitant :

*"Nous vous offrons ce bouquet
qui n'est ni joli, ni bien fait,
Il y manque une fleur,
c'est la fleur de votre cœur,
Mettez-y la main, il n'y manquera plus rien."*

« Je ne sais pas si c'était pour la Fête des mères ou des Écoles, mais les jeunes filles faisaient de petites saynètes au Foyer Municipal, et les garçons chantaient une chanson : "Pour promener Mimie, ma p'tite amie Mimie, j'ai ma p'tite auto." Ils avaient un landau... c'était pas les landaus de maintenant, eux ils avaient des roues hautes comme ça (hauteur des jambes), ils y mettaient une jeune

fillette dedans... ». Des souvenirs joyeux qui s'évoquent en riant.

Fin de scolarité

La scolarité s'est terminée à 14 ans, avec « l'obtention du certificat d'études en juin et un mois après, on m'a acheté un vélo pour que j'aie travaillé à la soierie de Saint-Egrève. Je partais à 4 h pour commencer à 5 h du matin. J'y suis restée 6 ou 7 ans, avant que je me marie, jusqu'à ce que l'usine ferme. Je suis entrée à l'hôpital de Saint-Egrève en 1955. En deux ans, j'ai passé mon diplôme d'infirmière. Et puis en quelques années, j'ai eu trois enfants, trois garçons, et mon père à ma charge. J'ai laissé mon métier quand mon dernier devait avoir trois ans, pour m'occuper de mes enfants. »



La vie de famille n'a pas empêché les liens d'amitié. Bien au contraire, la convivialité au sein de la commune, le partage d'événements communaux, le voisinage, animent le quotidien : « quand il y avait une fête au Fontanil, j'aimais participer... Les voisins, pour moi, c'est sacré : l'amitié, se rendre service... Quand mon fils vient m'aider, il me dit : "on peut rien faire, il y a toujours quelqu'un qui s'arrête, qui demande des nouvelles". C'est beau, je voudrais pas que ça s'arrête... Là, il y a des personnes nouvellement arrivées, y a pas de bonjour, c'est triste ça... C'est quoi un sourire, un geste de la main ?... Si ça arrive que je sois centenaire, on ferme la rue de Lanfrey et on fait un bal ! ».

Mis au service d'une bonne cause, le travail des aiguilles continue : avec des amies, Madame Maillochaud confectionne des décorations de Noël au crochet qui sont vendues au profit du téléthon...

Reste également toujours présent, son goût pour l'écriture et son amour pour le Rocher du Cornillon auquel elle a dédié un poème.

*Mon Rocher
Mon Rocher, immobile,
Mon regard sur toi se fixe.
De mon fauteuil,
Mon imagination crée des formes,
Mon chemin, mon décor,
Mon oasis de verdure,
Mon plus beau dimanche,
Mon cœur vers toi,
S'abandonne.
Tu es cher aux Fontanillois.
Mon vœu, générations
D'hier et d'aujourd'hui :
Ne vous laissez jamais de l'admirer,
Notre Rocher.*